

Bureau météorologique.

Washington, 30 mars — Indications pour la Louisiane—Temp généralement beau; plus froid; vents vifs devenant nord-ouest.

Le Vendredi Saint.

Nous traversons, en ce moment, une semaine bien étrange, bien émouvante, absolument unique dans l'histoire des temps anciens et des temps modernes. En fait, elle divise en deux grandes parties, parfaitement distinctes, les années de l'humanité—la première qui ne semble qu'une préparation aux prodigieux événements qui allaient s'y accomplir; la seconde, qui en devait être la glorieuse conséquence. En quelques jours, nous voyons se succéder, coup sur coup, avec une éblouissante rapidité, les événements à la fois les plus tragiques et les plus consolants que l'on puisse imaginer. Sur un seul être, orné de toutes les vertus, modèle de tous les dévouements, digne de toutes nos adorations, nous voyons s'accumuler toutes les gloires et toutes les hontes, tous les abaissements et toutes les exaltations—entrée triomphale à Jérusalem, au milieu des acclamations d'un peuple; le lendemain,—incroyable retour du sort,—arrestation, poursuite honteuse devant un juge prévaricateur; abandon des siens; trahison de ceux qu'il avait comblés de bienfaits; le plus lâche des arrêts suivi du plus infâme des supplices; un couronnement d'épines, plus douloureux encore que douloureux; moqueries insolentes de la même populace qui, hier encore, glorifiait la victime d'aujourd'hui; enfin, mort ignominieuse sur la croix.

Puis, au moment où l'on s'y attend le moins, alors que les puissants de la terre croient en avoir fini avec ce juste incommode qui les gêne, soudain, de la plus désespérée, de la plus irrémédiable des défaites, surgit la plus éclatante, la plus surhumaine de toutes les victoires, celle de la vie sur la mort.

C'est de cet amoncellement d'événements qui se succèdent brusquement, qui s'entre-croisent sans ordre apparent et semblent se contredire, que sort un monde nouveau, inconnu des anciens et parfaitement incompréhensible pour eux.

Et, depuis lors, le Christ n'a fait que marcher de triomphe en triomphe. Ce que l'on a appelé la folie de la croix est devenu le salut du monde; elle a amené avec le temps la transformation, ou plutôt, la transfiguration de l'humanité. Il n'est pas jusqu'à l'instrument même de ce plus infâme des supplices, qui ne soit considéré, aujourd'hui, comme le signe distinctif de la bravoure et de l'honneur, comme la récompense de tous les héros de la gloire militaire, du patriotisme et de la charité.

Justement, nous entrons aujourd'hui dans la plus douloureuse des journées qui ont coûté tant de souffrances au Christ, et comblé le genre humain de tant de bienfaits. Oh! ne craignons pas d'imiter les masses populaires qui à l'heure qu'il est, prennent le deuil, font échoir les affaires, ferment leurs magasins et s'ouvrent même pas leurs marchés; car c'est le plus poignant, le plus sacré de tous les anniversaires.

Certes, Napoléon est grand, sur son rocher de Ste-Hélène, après les triomphes d'Austerlitz et d'Iéna. Jeanne d'Arc est cent fois plus grande en

core, invoquant le nom de Jésus sur son bûcher, après avoir sauvé sa patrie, qu'on a appelée justement la fille aînée de l'Église. Mais y a-t-il, dans tout cela, rien de comparable à la grandeur du Christ, sur le Golgotha, au lendemain de l'entrée triomphale à Jérusalem et à la veille des prodiges de la résurrection et des gloires du Thabor?

Moyenne de la température, en avril, à la Nouvelle-Orléans.

C'est aujourd'hui le 31 mars. Demain, nous entrons en avril, un mois presque aussi capricieux que le précédent, et sujet aux mêmes soubresauts de température. Il est curieux de savoir comment les éléments se sont comportés, depuis une assez longue période, durant ce même mois aimé des giboulées et des ondées aussi incommodes qu'imprévues.

Nous avons justement sous les yeux un tableau des différentes moyennes de température pendant une période de 27 ans. Nous y trouvons des chiffres curieux. Ainsi la température moyenne normale a été, pendant cette période, de 69 degrés. Le plus chaud avril a été celui de 1893, où la chaleur s'est élevée jusqu'à 78 degrés, avec une moyenne de 72.

Le plus froid de ces mêmes mois a été celui de 1898, avec une moyenne de 65 degrés. C'est en 1889, le 23, que la température s'est élevée au plus haut degré—à 88. C'est en 1881, le 2, qu'elle a atteint le degré le plus bas—38 degrés. Veut-on savoir la date moyenne de ce que l'on appelle ici les killing frosts pendant l'automne? Le département de l'agriculture nous dit que c'est le 16 décembre. Durant la saison du printemps la première gelée a eu lieu, le 24 janvier. Ces petits renseignements, insignifiants en apparence, peuvent être d'une grande utilité pour nos planteurs.

L'expédition de billets de loterie aux Territoires de l'Union. Décision d'un juge de Chicago.

Chicago, Illinois, 30 mars.—Le juge Jenkins, de la cour de circuit des États-Unis, a rendu aujourd'hui un jugement dans lequel il déclare qu'un Territoire, d'après la constitution, n'est pas à proprement parler un état, et met en liberté, sur une demande d'habeas corpus, Charles F. Champion, qui était accusé d'expédition de billets de loterie au Territoire du Nouveau-Mexique.

Champion avait été arrêté à Chicago sur une plainte portée au Texas, dans laquelle on demandait qu'il fût livré aux autorités de cet état.

La neige dans l'Illinois.

Galesburg, Illinois, 30 mars.—Une couche de neige de huit pouces d'épaisseur couvre le sol dans la région de Galesburg, et la chute continue, et rien n'indique qu'elle cessera bientôt. Les écoles sont fermées.

A OTTUMWA.

Ottumwa, Illinois, 30 mars.—L'ouragan de neige augmente de violence. Neuf pouces de neige couvrent le sol. La circulation est des plus difficiles dans les rues. Si la chute continue les lignes de chemins de fer seront bloquées cette nuit.

L'INHUMATION

PRINCE BISMARCK.

[D'un correspondant particulier.]

Voici quelques détails complétant les dépêches publiées sur la récente cérémonie de l'inhumation du prince et de la princesse Bismarck:

Bien qu'aucune invitation n'eût été faite par la famille et que l'on eût même caché jusqu'au dernier moment la date arrêtée pour la cérémonie, une foule considérable, venue principalement de Hambourg et des environs, assiégeait les portes du château de Friedrichsruh, les abords de la station, située à une centaine de mètres à peine, la colline, en face du domaine, sur laquelle s'élevait, à gauche, le cercueil symbolique et, à droite, le manoir. Cette foule, composée de militaires, de bourgeois, de paysans, de fonctionnaires, de notables hambourgeois, de dames assez nombreuses, péle-mêle, portant presque tous des couronnes ou des bouquets, débordait à chaque instant sur la voie même du chemin de fer, au grand désespoir du service d'ordre qui craignait des accidents toujours possibles au passage des trains.

L'empereur Guillaume, en grand uniforme de ses cuirassiers de la garde, est arrivé à Friedrichsruh à onze heures trente-cinq. Il a été reçu à la gare par le prince Herbert de Bismarck et le comte Rantzau, genre du chancelier, tous deux en uniforme. Arrivé au château, l'empereur s'est agenouillé devant les deux cercueils du prince et de la princesse, et a prononcé quelques instants, puis il est allé prendre place à la tête des invités.

Le cortège, composé uniquement, outre le souverain et sa suite, de la famille Bismarck et des domestiques et forestiers, en tout une cinquantaine de personnes, était précédé d'une musique militaire qui jouait une marche funèbre.

Le cercueil de la princesse, porté par des domestiques drapés dans le grand manteau noir à l'espagnole, était encadré par deux compagnies d'infanterie venues d'Altona. Le cercueil du chancelier, porté par ses forestiers, était accompagné des fameux cuirassiers blancs du régiment de Seydlitz, dont il aimait à porter l'uniforme dans les grandes circonstances.

Le cortège, sortant du château, traverse la voie ferrée, et quelques instants suffisent pour gravir la colline ou mieux le tertre élevé au sommet duquel se dresse le manoir, à la lisière du bois. Sur ce parcours, des membres de diverses députations font la haie, au grand désagrément des photographes et des dessinateurs auxquels ils masquent le coup d'œil, d'autant plus qu'ils tiennent en main, quoiqu'on soit en plein midi, des torches allumées.

Le monument consiste en une tour à six pans, massive et basse, à laquelle vient se joindre une construction en char de fer. Elle est élevée sur un socle monumental. Le tout est en style romain assez pur. Les sarcophages de Bismarck et de la princesse, en marbre rouge, se trouvent à la base de la tour. Un caveau de famille est établi dans la chapelle.

Guillaume II, la famille et une partie de leur suite seulement, ont pu pénétrer dans la chapelle. C'est en raison de l'exiguïté du monument que la Chambre des députés de Prusse et le

Reichstag n'ont pas envoyé de députations à la cérémonie. Seul le président de la Chambre prussienne était venu déposer au nom de ses collègues deux couronnes sur les cercueils du prince et de la princesse.

Le Sénat de Hambourg était également représenté par son président.

La cérémonie funèbre a été courte. Après un choral chanté par tous les assistants, le pasteur officiant a prononcé une allocution; l'assistance a chanté un second psaume, puis on s'est retiré. Les portes de la chapelle ont été immédiatement fermées à clef. Tout cela n'a pas duré plus de vingt minutes.

L'empereur est rentré au château avec la famille et a pris part à la collation. Au bout d'une heure environ, il s'est rendu à la station et a repris le train spécial qui devait le ramener à Potsdam. Il a été accompagné jusqu'à son wagon par le prince Herbert et le comte Rantzau, avec lesquels il a tenu une conversation très animée, surtout avec le prince Herbert, ce qui a été naturellement remarqué et donne lieu aux commentaires que l'on devine.

PAR PIGEONS VOYAGEURS.

Paris-New-York.

C'est une affaire faite: le service postal par pigeons voyageurs, à bord des paquebots de la Compagnie transatlantique, a commencé sur la ligne Paris-New-York.

Le *Normandie*, partie le 18 de la Havre, a emporté une équipe de pigeons voyageurs, choisis parmi les meilleurs courriers, pour les installer dans un colombier à New-York. Ils y resteront définitivement et feront de ce côté le service des dépêches, dès qu'ils seront acclimatés ce qui ne sera que l'affaire de quelques jours. On n'a pas encore en Amérique de pigeons voyageurs assez entraînés pour faire le service de la haute mer, et ceux qu'on a emportés sont d'une race de pur-sang pour les États-Unis.

Le service des dépêches a commencé le samedi soir, 25 mars, avec la *Champagne* qui, partant du Havre vers dix heures du matin, a lâché ses pigeons le lendemain matin, à la première heure, à six cents kilomètres de la terre. Les voyageurs qui voudront envoyer en Europe des nouvelles de leur santé, après la première journée de voyage, ou réparer un oubli, ou adresser simplement à qui de droit un de ces mots affectueux qui doublent de valeur par la distance et les circonstances bizarres de l'envoi, recevront une carte du format des cartes postales, et y écriront, lisiblement autant que possible, ce que le cœur leur inspirera, par mer houleuse ou mer calme, ou ce que bon leur semblera.

Il n'en coûtera que cinq francs. Ces dépêches seront réduites ensemble, par la photographie, sur une pellicule grande comme une carte de visite et qu'on enverra dans un tube léger confectionné par un pigeon voyageur. A l'aube, on ouvrira la cage, et le pigeon, s'élevant à la hauteur nécessaire pour apercevoir la terre, partira d'un trait jusqu'à son colombier, où les dépêches seront agrandies et envoyées à leur adresse.

A son retour, la *Champagne* prendra à New-York, des pigeons, laissés par la *Normandie*, et les renverra le lendemain, porteurs des dépêches américaines. Puis, un jour avant d'arriver au Havre, elle lâchera des pigeons

emmenés du Havre et les chargera d'annoncer son arrivée et de transmettre les dépêches des passagers pour l'Europe.

Le service sera dès lors régulier entre Paris et New-York, les pigeons de New-York servant en partie pour le départ et en partie pour le retour; ceux du Havre pour le Havre, dans les mêmes conditions, au départ et au retour.

Il est évident que cette nouveauté aura beaucoup de succès auprès des passagers, car, de cette façon, on pourra, un jour après son départ, donner de ses nouvelles, et un jour avant son arrivée, s'annoncer, retenir une chambre à l'hôtel, ou convoquer des parents ou amis.

Mais, dira-t-on, c'est peu d'un jour, et, en cas de sinistre à moitié route, les pigeons ne serviront de rien.

Tout d'abord, il faut entraîner ces pigeons par des distances successivement plus grandes, et il est probable qu'on arrivera bientôt à les lâcher à une distance minimum de mille kilomètres. C'est un commencement; il est des plus intéressants, et dans l'avenir on trouvera le moyen de perfectionner ce service, surtout si toutes les Compagnies s'entendent pour installer des colombiers à la pointe extrême de l'Irlande, d'un côté; à Halifax, de l'autre. Mais il faut craindre les broutilards, qui ne permettent pas aux pigeons voyageurs de s'envoler, et aussi les grands froids.

On recueillera les renseignements donnés par l'expérience, et, peu à peu, on arrivera ainsi, par un système ou par un autre, à maintenir les paquebots, en cours de route, en communication constante avec la terre. Rien ne sera plus facile dans la Méditerranée qu'un paquebot ne pourra plus être en détresse sans en prévenir la terre. Les transatlantiques auront donc rendu un véritable service à la navigation, par leur initiative.

L'argent destiné aux troupes cubaines.

La Havane, Cuba, 30 mars.—Le gouverneur général Brooke est pressenti d'envoyer aux États-Unis les trois millions de dollars destinés aux troupes cubaines, si l'assemblée cubaine ne livre pas les rôles de l'armée.

Vous pouvez bien agir ainsi et ne pas perdre votre temps, a dit aujourd'hui le secrétaire de la guerre Alger, en discutant la question avec le général Brooke et le général Gomez.

Ce dernier a dit qu'une telle mesure ne serait que justice pour l'assemblée.

En tout cas, le bruit se répand que le général Brooke va peut-être renvoyer l'argent aux États-Unis, et ce bruit cause une nouvelle irritation contre l'assemblée.

Il y a trois jours, le général Ernst s'est présenté chez le général cubain Portuondo, président du comité exécutif de l'assemblée, et lui a demandé les rôles de l'armée.

Venez-vous de la part du général Brooke, a demandé Portuondo.

—Oui, répondit le général Ernst. —Officiellement ou non officiellement? —Non officiellement, a dit l'officier américain.

—Alors, je ne peux pas vous le remettre, a répliqué le général cubain, je ne peux le faire que sur reconnaissance officielle.

Un détachement de troupes américaines serait probablement envoyé pour s'emparer des rôles si l'on savait où les trouver, mais on conçoit qu'une erreur pourrait être commise et que le gouvernement se trouverait dans une position ridicule.

Et Foot-Dick qui la connaissait bien lui adressa un petit bonjour amical et continua sa route.

Une chose le froissait cependant, la bouquetière avait dû voir le signe ou plutôt l'invite qui l'adressait vaivements à Mme Alva.

Et Foot-Dick qui la connaissait bien lui adressa un petit bonjour amical et continua sa route.

LES JOURNAUX ALLEMANDS

INCIDENTS DE SAMOA.

Berlin, Allemagne, 30 mars.—Commentant aujourd'hui les incidents de Samoa, la «National Zeitung» fait les commentaires suivants:

Quoiqu'il semble que les représentants américains et anglais aient pensé que les partisans de Matafua contrevenaient au traité, le «Philadelphie» n'avait aucune juridiction, parce que l'unanimité des trois conseils est nécessaire pour rendre toute décision légale.

Ce journal ajoute que d'autres informations sont nécessaires pour démontrer si les Américains et les Anglais avaient des raisons suffisantes pour recourir à une intervention armée, et il conclut par la remarque suivante:

Jusqu'à présent, cette intervention semble n'avoir eu d'autres résultats que la destruction et l'anarchie.

Répondant aujourd'hui aux allégations du «Daily Chronicle» de Londres, qui a prétendu que M. Andrew D. White, ambassadeur des États-Unis à Berlin, s'était montré en faveur de l'Allemagne dans la question de Samoa, la «Gazette de Cologne» dit aujourd'hui semi-officiellement:

Depuis quelque temps nous remarquons que les récents incidents de Samoa ont donné une nouvelle impulsion aux efforts de la presse anglaise pour créer une inimitié entre les États-Unis et l'Allemagne.

Sans mentionner d'autres exemples montrant l'esprit de la presse anglaise, citons le «Times» de Londres qui, il y a quelques jours, a mis en circulation une fautive histoire annonçant que l'Allemagne avait l'intention de renouer par sa part au traité de Berlin.

Aujourd'hui, c'est le «Daily Chronicle» qui prétend que M. White, ambassadeur des États-Unis à Berlin, a causé un grand mécontentement dans son pays par la façon dont il a traité la question de Samoa, favorablement aux vues du gouvernement allemand.

Nous ferions trop d'honneur au «Daily Chronicle» en essayant de défendre l'ambassadeur des États-Unis contre une accusation non prouvée de manquement à ses devoirs. Pour nous, il est suffisant de répéter combien sont méprisables et avec quel talent sont inventés les faux rapports de la presse anglaise contre tout ce qui peut tendre à développer les bonnes relations entre les États-Unis et l'Allemagne.

La perte du steamboat «Rowena Lee».

Memphis, Tennessee, 30 mars.—Des informations positives au sujet du steamboat Rowena Lee, hier à Tyler, Missouri, sont arrivées aujourd'hui au siège de la compagnie de navigation Lee, à Memphis. C'est M. H. C. Lewis, un agent de la compagnie qui se trouvait à bord du steamboat au moment de la catastrophe, qui les a transmises par téléphone.

Deux personnes ont perdu la vie et un homme a disparu. Les morts sont Mme Chambers, de Caru, Missouri, et une femme de couleur. L'homme disparu est Geo. Keuchler, employé des postes.

L'agent Lewis dit que le steamboat a quitté le débarcadère de Tyler à quatre heures de l'après-midi, et qu'à peine au milieu du courant il a heurté un bécotacle d'une nature inconnue. Il a commencé aussitôt à s'enfoncer rapidement.

Voyant le danger, le pilote a immédiatement dirigé le Rowena Lee sur le débarcadère, mais avant d'y arriver il a coulé dans trente-cinq pieds d'eau.

Le Black Patti (Sissieretta Jones) avec ses Troubadours, fait toujours recette, au Crescent, et malgré la semaine sainte, attire un nombreux public à ce théâtre. Il y avait hier, à la matinée, beaucoup de monde, et il en sera de même jusqu'à demain soir, dernière représentation.

Dimanche, nouvelle attraction: première de «Hogan's Alley», qui a déjà remporté ici de si vifs succès, cinq pieds d'eau.

Le Black Patti (Sissieretta Jones) avec ses Troubadours, fait toujours recette, au Crescent, et malgré la semaine sainte, attire un nombreux public à ce théâtre. Il y avait hier, à la matinée, beaucoup de monde, et il en sera de même jusqu'à demain soir, dernière représentation.

Dimanche, nouvelle attraction: première de «Hogan's Alley», qui a déjà remporté ici de si vifs succès, cinq pieds d'eau.

Tous les passagers et tous les hommes d'équipage ont été sauvés, excepté ceux dont les noms sont donnés plus haut.

Le Rowena Lee est totalement perdu. Il avait coûté \$40,000 en 1892 et était assuré que \$15,000. Il fait le service entre Memphis et Cairo. Il devait quitter Memphis cette après-midi pour retourner à Cairo.

Un autre bâtiment de la ligne est parti à sa place.

Les Américains au Honduras.

Washington, 30 mars.—Le secrétaire Hay a reçu aujourd'hui la dépêche suivante: Guatemala City, Guatemala, 30 mars.

Hay, secrétaire d'Etat. Prévenu par président du Honduras et autres que des Américains ne sont pas condamnés à mort ni en péril dans ce pays. La peine de mort n'y existe pas. Signé: BEAUPERE.

AMUSEMENTS.

ST-CHARLES.

Après le «Inside Track» qui a eu tant de succès, cette semaine, vendredi, dimanche soir, le «Lost Paradise», excellent drame, bien caractérisé, est interprété par d'excellents artistes, tels que Miss Pauline Fleischer, dont on dit le plus grand bien.

Lundi prochain, double bénéfice en matinée et le soir, de M. Arthur Mackley qui a rendu d'importants services à l'administration et procuré tant d'agréables distractions au public.

TULANE.

On dit que, dans ce moment-ci, les spectacles ont tort, à cause de l'époque de l'année où nous nous trouvons, et qui va bientôt finir. Il n'y a guère paru, cette semaine, au Tulane, grâce au talent déployé par Miss Eugénie Blair dans la pièce intitulée «A Lady of Quality», qui sera jouée, toute la semaine, devant de belles salles.

Nous nous attendons, dimanche soir, à un beau succès de la pièce intitulée «Why Smith Left Home». C'est là en effet, une grave question que se charge de résoudre agréablement la troupe qui débute, dimanche soir, au Tulane.

ACADEMIE DE MUSIQUE

La Passion est la grande attraction de la semaine, à l'Académie de Musique. Elle sera jouée non seulement jusqu'à samedi soir, comme d'habitude, mais elle doit être reproduite, dimanche, jour de fêtes, en matinée, au bénéfice des Soeurs Dominicaines.

Dimanche soir, nouvelles scènes de vaudeville, interrompues depuis deux semaines, à cause des représentations de la Passion. Voici les étoiles qui paraîtront à cette occasion: les Frères Bartet, les Andersons, les frères Vassart, les soeurs Lawrence et le Kinodrome.

On nous promet aussi de splendides reproductions du Saint Père et du Vatican, avec l'autorisation du Pape Léon XIII.

THEATRE CRESCENT

La Black Patti (Sissieretta Jones) avec ses Troubadours, fait toujours recette, au Crescent, et malgré la semaine sainte, attire un nombreux public à ce théâtre. Il y avait hier, à la matinée, beaucoup de monde, et il en sera de même jusqu'à demain soir, dernière représentation.

Dimanche, nouvelle attraction: première de «Hogan's Alley», qui a déjà remporté ici de si vifs succès, cinq pieds d'eau.

Le Black Patti (Sissieretta Jones) avec ses Troubadours, fait toujours recette, au Crescent, et malgré la semaine sainte, attire un nombreux public à ce théâtre. Il y avait hier, à la matinée, beaucoup de monde, et il en sera de même jusqu'à demain soir, dernière représentation.

Dimanche, nouvelle attraction: première de «Hogan's Alley», qui a déjà remporté ici de si vifs succès, cinq pieds d'eau.

Le Black Patti (Sissieretta Jones) avec ses Troubadours, fait toujours recette, au Crescent, et malgré la semaine sainte, attire un nombreux public à ce théâtre. Il y avait hier, à la matinée, beaucoup de monde, et il en sera de même jusqu'à demain soir, dernière représentation.

Dimanche, nouvelle attraction: première de «Hogan's Alley», qui a déjà remporté ici de si vifs succès, cinq pieds d'eau.

Dire que Foot-Dick était amoureux fou de la belle Solange, ce serait de beaucoup exagérer. Elle lui plaisait énormément, et peu à peu il s'était mis à y penser fréquemment, ce qui le détournait, tout au moins pour un temps, de ses idées noires et de ses humeurs moroses.

Naturellement, Mme Alvard se trouvait à la représentation donnée au bénéfice de l'Almon Nicobar, et comme, on s'en souvient, Foot-Dick ne s'était pas grimaqué ce soir-là, elle avait reconnu en lui le cavalier qui passait et repassait fréquemment le matin devant les fenêtres de l'appartement de la rue Saint-Honoré.

Comment! c'était là ce gentleman si distingué, si charmant, et il n'était autre que Foot-Dick, ce clown laid à plaisir, mais si amusant, si drôle!

Et Foot-Dick continua à passer le matin devant les fenêtres de Mme Alvard. Et comme la charmante Solange, malgré l'agitation mondaine à laquelle elle était toujours en proie, commençait à s'enoyer ferme et à trouver son mari exaspérant avec ses jalousies injustes et ses inqualifiables brutalités, elle se mit, sans le vouloir, à beaucoup s'occuper de Foot-Dick et à ne fut pas longtemps à ignorer qu'il appartenait à une grande famille anglaise et que le clown Foot-Dick n'était autre que le baronnet sir Richard

Barcklay.

Dans toute cette histoire il existait un côté romanesque qui ne pouvait manquer d'intéresser une très jolie femme, laquelle s'envenimait à périr et était mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui l'obsédait de féroces scènes de jalousies, injustes... jusqu'à la mort.

Et bien! elle se trouva naturellement à sa fenêtre à l'heure où Richard passait à cheval dans la rue.

Et tous deux, pendant une belle minute, se mirent à ardemment se pigeonner des yeux.

Un matin que la jolie Solange dévorait du regard le cavalier qu'elle trouvait de plus en plus charmant, elle laissa échapper un léger cri de surprise... où la terreur également avait sa part.

M. Alvard, en pantoufles, en veston de chambre, s'était sans bruit approché d'elle, et par-dessus son épaule, regardait lui aussi dans la rue.

grâce d'état.

Foot-Dick, voyant surgir tout d'un coup derrière la charmante tête de Mme Alvard celle si désagréable du mari, s'était mis à regarder en l'air, jouant l'indifférence suprême, tout en sifflant une gigue anglaise.

Quant à M. Victorien Alvard, continuant son rire truoculent et satisfait:

—Vous avez eu peur, ma chère... Vous avez craint de me voir une explosion de mauvaise humeur, peut-être, même une scène... Détrompez-vous... Vous n'avez rien à craindre de moi en cette circonstance.

Je suis atrocement jaloux, je suis le premier à le reconnaître, mais je ne vous ferai jamais l'injure de croire, fût-ce un seul instant, que vous puissiez vous abaisser, vous, la jolie Mme Alvard, à vous occuper d'un baladin, d'un histrion, d'un véritable clown.

Le susdit clown avait passé, comme bien on pense, sans détourner la tête. Pour la jolie Solange, elle se remettait peu à peu de sa frayeur et de son émoi.

Et Foot-Dick qui la connaissait bien lui adressa un petit bonjour amical et continua sa route.

Une chose le froissait cependant, la bouquetière avait dû voir le signe ou plutôt l'invite qui l'adressait vaivements à Mme Alva.

Et Foot-Dick qui la connaissait bien lui adressa un petit bonjour amical et continua sa route.

Une chose le froissait cependant, la bouquetière avait dû voir le signe ou plutôt l'invite qui l'adressait vaivements à Mme Alva.

Et Foot-Dick qui la connaissait bien lui adressa un petit bonjour amical et continua sa route.

Une chose le froissait cependant, la bouquetière avait dû voir le signe ou plutôt l'invite qui l'adressait vaivements à Mme Alva.